

queue de l'école de David. Mais surtout les envois des Anglais, Constable, Copley-Fielding, etc., au Salon de 1824, et l'influence du pinceau si lumineux et si facile de Bonington, avaient révélé à nos paysagistes des pays inexplorés. M. Paul Huet s'était fait résolument leur disciple. Decamps et bien d'autres portaient le trouble dans la tradition cultivée avec une solennité olympienne par Bidault et par Abel de Pujol. L'action était engagée. Les romantiques étaient voués aux dieux infernaux en peinture aussi bien qu'en littérature.

Il ne faudrait pas croire cependant que les romantiques aient protesté aussi violemment contre l'école classique que David et ses élèves l'avaient fait eux-mêmes contre les maîtres du XVIII^e siècle. L'atelier de David bombardait de boulettes de terre glaise l'*Embarquement pour l'île de Cythère*. Les insurgés de 1830, sortis presque sans exception de chez Gros ou de chez Guérin, n'étaient point irrespectueux envers les maîtres. Ils demandaient tout simplement que, fils de générations nouvelles, il leur fût permis d'exprimer librement des sentiments nouveaux; qu'entrevoyant un autre idéal, il leur fût loisible d'en tenter la formule en remontant à la nature ou à des maîtres tels que Rubens et Rembrandt, dont l'Académie réprouvait la doctrine. « Le paysage, écrivait Gustave Planche en 1831, prétend désormais à une poésie haute, vague, mais réelle et pleine de nature. »

Ainsi, de 1827 à 1831, Théodore Rousseau fréquentait l'atelier pendant l'hiver et s'essayait à des copies minutieuses d'après les animaux de Van de Velde et de Karl Dujardin, et les levers de soleil de Claude Lorrain. Mais ce n'était point pour se garnir la cervelle d'effets et de lignes; c'était pour bien apprendre comment ces maîtres, qu'il enviait, avaient compris le « tableau » et quel usage ils avaient fait, de retour à l'atelier, des formes observées dans la nature. Pendant l'été, il s'enfuyait à la campagne, aux environs de Paris, à Moret que baigne la rivière du Loing, dans la vallée de Chevreuse, sillonnée de ruisseaux murmurants, ou dans les fourrés épais de la forêt de Compiègne. Déjà, sans arriver à dire toujours nettement ce qui l'opprime, il songe, à l'inverse des maîtres en vogue tels que Valenciennes ou Bidault, à rendre attachant un buisson, une source, un groupe d'arbres reflété par les eaux, plutôt par les impressions de lumière, de fraîcheur, de sérénité qu'ils dégagent, que par le rendu minutieux des brindilles, des cailloux, des flots, des branches qui les constituent. La *Clairière dans la forêt de Compiègne* (n^o 7 de la *Notice*) a déjà tous les charmes d'une matinée au milieu des bois, dans les premiers jours de juin. L'exécution est hésitante et le dessin maigre, mais cette gracilité, n'est-ce point l'attrait même de la jeunesse ?